

A CELLE QUE J'AIME

Souvent j'ai lu dans tes beaux yeux
Que tu m'aimais un peu, ma belle.
Rien ne me rendait plus joyeux
Que de voir s'allumer les feux,
Les chastes feux de ta prunelle !

Tes yeux brillent comme une fleur
Qu'argente une fine rosée.
Et je crois voir sous leur ardeur,
Comme des rayons de bonheur,
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

Je devinais ton doux secret
En voyant sur tes lèvres roses
Paraître un sourire discret.
C'était un amoureux décret
Don't je lisais toutes les clauses.

Tes lèvres sont comme une fleur
Que mouille une fine rosée.
Et je crois voir sous leur chaleur
Comme des rayons de bonheur,
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

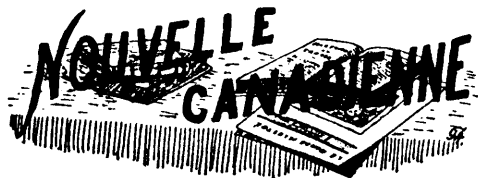
Quand tu cueillais des fleurs pour moi,
Tu choisissais la plus jolie ;
Celle qui m'avouait ta foi ;
Celle qui de ta douce loi
Tressait le lien qui nous lie !

Mais il était trois de ces fleurs
Que baigne une fine rosée,
Qui me montraient sous leurs couleurs
Comme des rayons de bonheurs,
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

Tant pis ! je brûle mes vaisseaux :
Les yeux avec leur doux poème ;
Tes lèvres, comme un nid d'oiseaux ;
Tes pleurs aux reflets de joyaux
M'invitent aux aveux : Je t'aime !

Toi, ma jolie et fraîche fleur,
Qui brilles parmi la rosée,
Laisse moi voir en ta candeur
Comme des rayons de bonheur,
Ton cœur, ton âme et ta pensée !

René Le May



LA TERRE PATERNELLE

(Suite et fin)



Un peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles ; il comprit tout : son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolent assis au foyer paternel ! Il n'en entendit pas davantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive la nuit déjà close. Il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle de l'auberge où, plusieurs années auparavant, s'était décidée sa vocation ; il y entre, se fait connaître, et demande des renseignements sur son père. Celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison ; on lui indique à peu près le quartier où il logeait. Charles reprend sa course, et se décide enfin à

frapper à la porte la plus voisine : c'était chez le père Danis.

— Ouvrez, répondit une voix forte.

— Ah ! s'écria le père Danis en apercevant Charles, en v'là-t-il un mangeur d'lard ! Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac. Assis-toi, mon garçon, et, dis-moi, quand es-tu arrivé ?

— Cette après-midi, monsieur.

— Ah ! tu es un des voyageurs arrivés par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

— Oui, monsieur.

— Et tu viens te promener à la ville ?

— Non, monsieur, je suis à la recherche de ma famille, que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

— Et comment s'appelles-tu, mon garçon ?

— Charles Chauvin, monsieur. Je...

— Dieu du ciel ! s'écria le père Danis en se levant brusquement de son siège, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait. Eh bien ! Marianne, ne te l'avais-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère ? Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va ! Tes parents sont depuis longtemps dans la plus grande misère ; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau. Pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et comme ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont. Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages ? apportes-tu de l'argent avec toi ?

— Oui, monsieur ; mes gages me sont presque tous dus par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

— Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils ; viens-ici que je t'embrasse.

Et le père Danis serra Charles contre son cœur.

— Allons, mon garçon, tu es bien fatigué, repose-toi un peu et prends quelque chose.

— Merci, monsieur, j'ai hâte de revoir mon père.

— Hé bien ! mon garçon, je m'en vais t'y mener ; mais va doucement, parce que ça va leur faire un coup, surtout à ta pauvre mère. Mais laisse-moi faire ; j'entrerai le premier et j'arrangerai la chose. Allons, Marianne, donne-moi mes béquilles.

Et tous deux sortirent.

— Ah ça ! mon garçon, ne va pas trop vite, je ne pourrai te suivre. Il y a eu un temps où je t'aurais battu le chemin ; mais, à présent, je n'ai plus de jambes.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à la demeure de Chauvin. Le père Danis ouvrit sans frapper, et, entrant le premier.

— Tenez, mère Chauvin, je vous avais bien dit que tôt ou tard vous auriez des nouvelles de votre fils : voici un voyageur qui arrive et qui va vous en donner.

Charles promena ses regards sur un homme déjà âgé et sur deux femmes, dont la misère et la souffrance avaient tellement altéré les traits qu'il ne les reconnut point. Lui qui les avait quittés à peine sorti de l'adolescence et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour.

— Ah ! monsieur, dit la mère en s'adressant à Charles, m'apportez-vous des nouvelles de mon cher fils ?

A ce son de voix bien connu, Charles avait reconnu sa mère, il voulait répondre ; son cœur se gonfla, sa langue resta muette ; il demeura immobile.

La mère, interprétant ce silence en mauvais augure

— Ah ! père Danis, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la douleur d'apprendre moi-même de ce voyageur que mon pauvre Charles est mort ?

— Mort ? s'écria le père Danis, une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous.

— Ma mère ! maman ! cria Charles en se jetant dans ses bras...

— Pauvre enfant, disait-elle d'une voix éteinte, je ne te reconnais plus... je crois pourtant que tu es mon fils... Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières...

Pendant ces tendres embrassements, une médaille

sortit de la poitrine du voyageur et effleura la main de la pauvre femme.

— Ah ! s'écria-t-elle, ma chère médaille !...

Ah ! oui, c'est mon fils... c'est mon Charles !...

A peine Charles se relevait-il des étreintes maternelles qu'il fut saisi de nouveau par son père et Marguerite, qui l'attiraient à eux en le couvrant de baisers.

— Eh ! mon Dieu ! dit le père Danis, laissez-le donc un peu respirer, ce pauvre enfant.

Bientôt Marguerite, s'échappant des bras de son frère et, ne se possédant plus de joie, sauta au cou du père Danis.

— Ah ! bon monsieur, c'est vous qui nous rendez mon frère, ce pauvre Charles.

— Hé ! non, non ma fille... Hé ! mon Dieu ! laissez-moi donc... vous allez me jeter à terre... vous m'étouffez... Allons, je crois qu'elle veut me faire pleurer aussi...

Pendant ces scènes attendrissantes, le vieux chien Mordford, qui avait grondé sourdement en voyant cet étranger, avait bien vite flairé son ancien maître : le pauvre animal avait pardonné depuis longtemps à Charles la blessure qu'il lui avait faite en partant et qui l'avait rendu boiteux, et il s'était attaché à sa jambe en poussant des hurlements de joie.

Les voisins s'étaient bien vite aperçus qu'un rayon de bonheur avait enfin pénétré sous ce toit de misères, et partageaient cordialement la joie de la famille Chauvin ; ils vinrent en foule les féliciter du bonheur inespéré qui venait de leur arriver.

CONCLUSION

Nous renvoyons à plus tard le récit des aventures de Charles, qui occupèrent les jours qui suivirent son arrivée, et que le père Danis ne manqua point de corroborer et même de commenter, tout comme s'il y eût pris une part active.

Charles, habitué au grand air des lacs et des forêts, étouffait dans l'étroit réduit qu'habitait sa famille. Il songea donc à s'établir à la campagne. Une occasion se présenta bientôt d'elle-même. Le nouveau propriétaire de la terre de Chauvin paya à son tour le tribut à la nature. La terre, mise en vente, fut achetée par Charles ; et cette famille, après quinze ans d'exil et de malheurs, rentra enfin en possession du patrimoine de ses ancêtres.

Quand le père Danis vit s'éloigner ses bons voisins, ce fut à son tour à verser des larmes. Charles en fut touché, et, ayant appris que ce brave homme avait secouru sa famille dans la détresse, il trouva place dans la ferme pour lui et pour sa vieille Marianne.

* *

Quelques-uns de nos lecteurs auraient peut-être désiré que nous eussions donné un dénouement tragique à notre histoire ; ils auraient aimé à voir nos héros disparaître violemment de la scène les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans de nos jours. Mais nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, et que l'exquise que nous avons essayé d'en faire eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons aux vieux pays que la civilisation a gâtés leurs romans ensanglantés ; peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités, et, quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière, avec une modeste croix de bois pour indiquer au passant le lieu de son repos.

Encore donc un coup de pinceau à un riant tableau de famille, et nous avons fini.

Le père Chauvin, sa femme et Marguerite recouvrèrent bientôt, à l'air pur de la campagne, leur santé affaiblie par tant d'années de souffrances et de misères. Cette famille, réintégrée dans la terre paternelle, vit renaître dans son sein la joie,